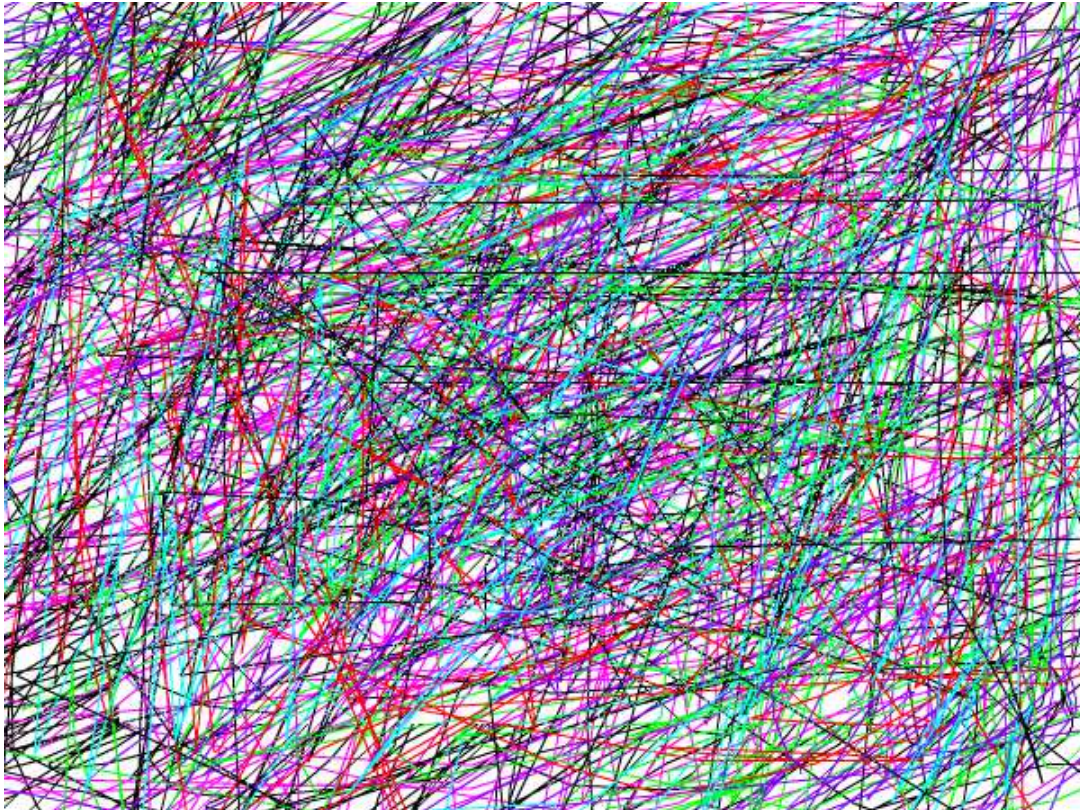


Lacan Quotidien



N° 866 – Mardi 4 février 2020 – 06 h 28 [GMT + 1] – lacanquotidien.fr



Écritures

EN AVANT

Vanessa Springora passe à l'écriture, la sienne par Marie-Claude Sureau
Un laboratoire de la *jalouissance* par Luc Garcia

SCÈNES ET AUTRE SCÈNE

Histoire d'un regard - Mariana Otero par Katty Langelez-Stevens



Vanessa Springora passe à l'écriture, la sienne

par Marie-Claude Sureau

Le livre de Vanessa Springora, *Le Consentement* (1), se lit d'une traite. C'est un très beau livre. Son auteur y parle d'elle, de sa jeunesse d'adolescente séduite par un homme de quarante ans de plus qu'elle alors qu'elle n'a qu'à peine 14 ans. Cette femme a été (ou est encore ?) une analysante, elle l'écrit ; elle dit qu'un psychanalyste lui a sauvé la vie, se moque aussi d'un autre, rencontré à l'adolescence et ressenti comme un peu lourdaud.

Il est notoire que G.M., son abuseur, invective la psychanalyse pour l'avoir, selon lui, poussée à écrire ce livre. La psychanalyse est là repérée comme la cause qui amène un *parlêtre* au dévoilement d'une vérité. Dans d'autres articles au contraire, la psychanalyse est accusée d'être cause du relâchement des mœurs, en raison de l'affirmation de Freud selon laquelle l'enfant est un « pervers polymorphe » – entendue par ces accusateurs, qui n'ont probablement pas lu Freud, comme si, l'enfant ne demandant qu'à jouir, cela autorisait les adultes à abuser de son corps ! La psychanalyse est également mise en cause, car elle ne pousse pas forcément vers les poursuites judiciaires. Le dévoilement d'une vérité analytique n'est en effet pas du même ordre qu'une dénonciation judiciaire et la solution du malaise d'un *parlêtre* ayant eu à subir des actes d'allure pédophile ne passe pas forcément par cette voie. Une éventuelle poursuite judiciaire se calcule au cas par cas, selon la temporalité et le désir du sujet.

Il n'y a pas eu beaucoup de « grandes personnes », selon l'expression de Lacan, dans l'enfance de cette femme qui a manifestement été la proie d'un scénario pervers. Elle n'était qu'un objet de jouissance, comme l'a souligné Clotilde Leguil (2).

C'est le rapport à l'écriture qui m'a beaucoup intéressée dans ce livre de Vanessa Springora. En particulier, ce premier moment où G. écrit à sa place une rédaction pour le lycée. Cela lui est proposé comme une aide, mais c'est en fait une usurpation. Alors qu'il lui est demandé par son professeur de relater un événement important de son enfance, elle écrit sous la dictée de G. un événement d'équitation qui a été important pour lui, dans son enfance à lui, et elle fait ainsi croire au professeur, qui la félicite, et à ses camarades de classe que c'est d'elle dont il s'agit et que c'est elle qui a rédigé ce texte. Dépossédée d'elle-même, dépersonnalisée en signant ce que lui a écrit, elle participe à l'usurpation malgré elle. On peut faire l'hypothèse qu'elle a aussi été utilisée sexuellement dans un rapport entre cet homme et lui-même, où elle occupe la place du jeune garçon. Cette première usurpation l'interroge car, dans cette dictée, lui est volé quelque chose de très intime, son propre désir d'écrire. En effet, cette très jeune fille portait en elle un rapport singulier à l'écriture et, dans cet événement, son désir lui a été confisqué pour être mis au service de sa jouissance à lui. C'est peut-être ce qui signe le sommet de la perversion de cette rencontre. S'ensuivent des moments de dépersonnalisation. Le pire pour elle est qu'il continue d'écrire sur cette aventure qu'elle a eue avec lui. Le trauma se redouble par ce qu'il fait d'elle dans ses livres – pour lesquels il est honoré. Elle y est épinglée comme un papillon de nuit par un collectionneur.

Mais après plusieurs tours et détours – la rencontre et le travail analytiques y ont leur part –, elle peut se mettre à écrire, à dire « Je ». Elle ne se laisse plus décrire ou écrire par l'autre. Elle a trouvé la force de ne plus jamais vouloir le revoir. Son silence le laisse manquant, et donc furieux. Et si à la fin *ça s'écrit*, la charge de jouissance est encore là, perceptible.

Il y a maintenant un consentement au désir d'écrire, assumé en son nom propre, qui lui permet de ne plus seulement se mettre au service des écrivains, comme elle le fait dans son métier. On aimerait donc qu'elle continue à écrire et que ce livre soit le premier d'une série en tant qu'auteure.

1 : Springora V., *Le Consentement*, Paris, Grasset, 2020.

2 : Leguil C., « Ambiguïté du consentement, puissance de l'écrit », *Lacan Quotidien*, n° 863, 26 janvier 2020.





Un laboratoire de la *jalouissance*

par Luc Garcia

On croit naïvement qu'une nation connaît toujours ses frontières. Treize soldats français tués plus tard dans la zone dite « des trois frontières », cette croyance persiste. Persiste encore cette autre croyance selon laquelle les guerres sont territoriales et cuisinées à la sauce patriarcale. Mais les marchés communs qui font désormais notre présent (1) changent la donne, mettant à mal cette rengaine ainsi que les États.

Des frontières floues

Souvent la délimitation des frontières est la conséquence d'un événement géographique : un fleuve, une chaîne de montagnes, un lac, un océan, un golfe, un estuaire, fussent-ils plus ou moins spectaculaires, font événement en tant qu'ils troublent la liberté de circulation. On rappellera la puissance d'évocation du Rhin ou celle du corridor de Danzig pour constater cette force.

Le Mali, le Burkina Faso et le Niger en Afrique ne se rencontrent pas en leurs frontières naturelles, parce que là il n'y a pas d'événement géographique. Ce flou dans les frontières en fait une « zone ». Pourtant, que se passe-t-il dans ce territoire probablement le plus oublié des chroniques de guerres actuelles ? La chute de l'État islamique au Levant a déplacé la guerre et, de chute, il n'y a pas. Le Sahara franchi, il suffira de peu pour que l'Algérie soit concernée, pays par lequel la plupart des têtes pensantes terroristes sont passées.

Comme en Syrie, comme au Kurdistan irakien, le réveil aura lieu dans l'après-coup d'une surprise feinte. Le mécanisme est connu : s'appuyer sur des divergences locales entre tribus anciennes, fédérer les petits pouvoirs, confisquer les plus grands, puis enfin donner de l'argent, beaucoup d'argent, si bien que les milices fleurissent pour défendre le magot. C'est une guerre sans appui diplomatique, sans concert des nations, sans orchestre. C'est une guerre horizontale. La « zone des trois frontières » est cet horizon même ; en cela, il y a congruence entre le phénomène terroriste et son choix d'implantation.

Organisation

Les intitulés des groupuscules terroristes sont à prendre au sérieux. En Syrie, ils s'appelaient État islamique *au Levant*. Désormais, ils se nomment État islamique *au Grand Sahel* ou *au Grand Sahara*. Pas de nation désignée, pas d'État concerné, seulement un ensemble informe, souvent difforme – ces formulations rappellent le découpage du monde par les multinationales en zones affectées à ses vendeurs, Europe de l'Ouest, Asie-Pacifique, etc. Cette forme signe l'appropriation par les groupes terroristes de la mondialisation, mais peut-être plus encore de la financiarisation qui lui est attenante.

À la tête des organisations terroristes, rien d'étonnant de trouver des figures parfaitement à l'aise avec les réseaux sociaux, avec les mises en scènes filmées sur iPhones, qui offrent une résolution et une puissance de diffusion bien au-delà du matériel qui servait aux reporters de guerres il n'y a pas 10 ans. Du même élan, les avoirs financiers de ces entités ont leur place en bourse, leurs instigateurs parlent placements, rentabilités, fonds d'investissements. Le pétrole, comme toujours, est leur première arme de pression ; cette vieille denrée qui n'existe pas sur nos vieux continents.

Les instruments du renseignement sont également à leur portée, ce qui souvent permet d'échapper de peu à des attaques ciblées, comme ce fut le cas d'Adnane Abou Walid al-Sahraoui, à la tête de l'État islamique au Grand Sahara qui, par deux fois, a pu *in extremis* se sortir de raids faits pour l'anéantir. Et quand bien même fut-il anéanti que ledit État islamique ne le serait pas. Ce qui servait d'organisation type aux mafias locales est désormais une règle internationale de ces groupements. En clair, 50 années d'une lecture postcoloniale qualifiant leurs agissements d'émancipation des peuples dominés furent mises à mal en quelques heures, notamment lors des attentats de Paris de 2015. L'islam, qui faisait figure de denrée abusivement marxiste pour agir dans l'intérêt du bien commun, ne fut que la corruption de tous dans le mécanisme éprouvé de la mondialisation. Il ne reste qu'un constat : les idéalistes sociaux ou les capitalistes cyniques se sont fait prendre par cette supposition d'incompatibilité de l'islam avec la modernité. Les premiers se sont fait bernier, les seconds se sont fait doubler. La Russie de Poutine, quant à elle, se moque des deux, pensant être le troisième pied du tabouret planétaire.

Diagonale

Mauvais temps pour les idéalismes, ou simplement expérience pure de la chute de Dieu qui d'un coup a la bouche très large au point de le faire parler pour véhiculer toutes sortes de lois. Il y aurait à constater qu'une telle confusion n'est jamais mieux installée qu'en plein désert. Les icônes tombées sur les dunes, la figure de Dieu abolie dans son adresse (les plus croyants reviennent broyés de leurs stages djihadistes comme bien des témoignages le rapportent), il existe une haine rance qui engage la possession de biens matériels ; ceux-ci se définissent par leur confiscation. L'objet du marché de consommation n'est jamais que celui qui n'existe pas encore dans le salon du consommateur, sinon de quelques rares jusqu'à, dit-on encore, leur « démocratisation ». Les terroristes parlent de corruption matérialiste comme certains militants écologistes prennent l'avion pour souffler dans un micro leur horreur des émissions carbone.

Nous voyons l'accommodante approximation : nous aurions mis en service les terroristes sur le lit de nos frustrations matérielles. L'expérience brouille l'intuition : il existe dans l'organisation terroriste le même empressement à consommer que partout ailleurs, voire plus certainement encore un empressement supérieur à se servir de cette consommation pour sustenter les acteurs à la manœuvre dans leurs officines. En cela, le drapé politique est orienté sur une haine spéciale, qui « s'adresse à l'être » pour reprendre à notre compte présent une remarque de Lacan en 1973 (1) ; le terme *jalouissance*, qu'il emploie à la suite, pointe probablement deux faces : celle du regard de Saint-Augustin et celle de celui qui est absorbé par la conquête de l'objet et dont jaillit, par l'image, cette haine qui ne trouve pas sa limite. Il existerait ainsi un double mouvement : fascination et répulsion. En conséquence de quoi, il y a les *pour*, il y a les *contre*, et chacun participe de la petite cuisson de la marmite « mondialisation ».

L'État, celui de l'organisation mondialisée, est interdit, stupéfait, par l'ampleur des guerres intestines et semble impuissant à les arrêter une par une. Confondu dans son rôle d'observateur, il est frappé jusqu'à l'indigeste par une guerre qu'il ne comprend pas. Les *Trois frontières* est un laboratoire de la *jalouissance*, probable racine future des guérillas du bout du monde comme celles du bout de la rue.

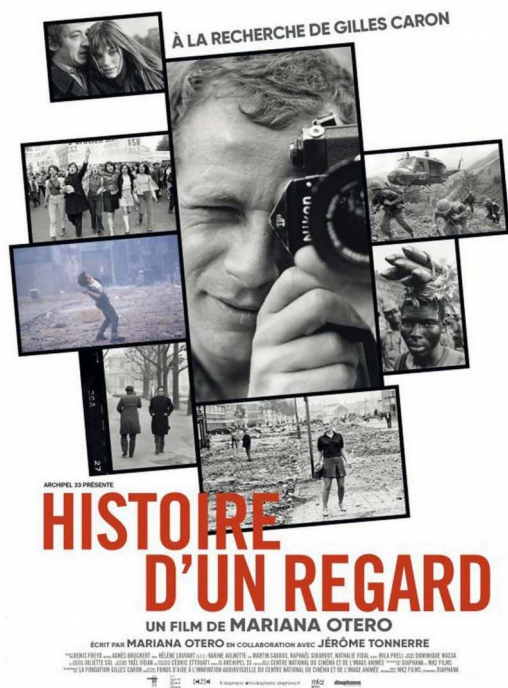
Le pas est franchi de la *jalouissance* vers cette manière tueuse d'aller ensuite titiller l'objet *a*. C'est alors que l'État, islamique ou pas, participe de cette confiscation des libertés par laquelle chacun doit vivre de son petit carcan territorial qu'il défend âprement. Rien n'arrêtera facilement cette mécanique infernale.

1 : Cf. Lacan J., référence à « notre avenir de marchés communs ». « Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'école », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 257.

2 : Lacan J., *Le Séminaire*, livre XX, *Encore*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1975, p. 91.



SCÈNES ET AUTRE SCÈNE



Histoire d'un regard Sur le nouveau film de Mariana Otero

par Katty Langelez-Stevens

Le regard de Gilles Caron s'est déjà fait nôtre. À notre insu, ses images se sont glissées dans notre mémoire photothèque. Elles nous ont frappées et se sont imprimées sur l'envers de notre rétine. Celle que tous les lecteurs de Lacan connaissent immanquablement illustre le Séminaire XVII en français. Nous pourrions l'intituler *le maître et l'hystérique*. Nous pouvons y lire la provocation étudiante mise en scène par Daniel Cohn-Bendit défiant de son sourire moqueur un policier.

Mariana Otero, qui a notamment réalisé *À ciel ouvert* (1) au Courtil, avec ce nouveau documentaire dédié à Gilles Caron, *Histoire d'un regard*, nous offre de rencontrer l'homme derrière l'objectif. Le lieu de cette rencontre est étonnant : il est en vous ! Se faisant lectrice de milliers de photos inédites, elle s'essaie à reconstituer la démarche du photographe. Elle apporte un éclairage sur le désir qui l'anime et lui redonne un corps – disparu en avril 1970 au Cambodge, son corps n'a jamais été retrouvé.

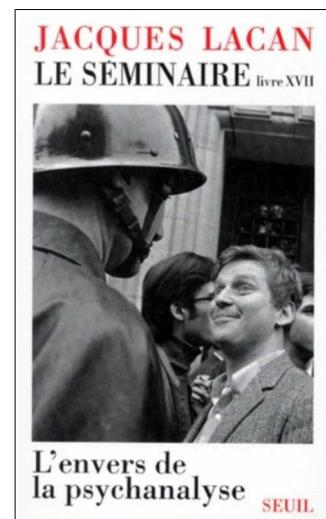
Il ne s'agit en aucun cas d'une dépouille, mais d'un corps vivant : par notre regard de spectateur, il prend corps. Chacun de nous, par l'intermédiaire de Mariana Otero dans le rôle de passeuse, devient support du regard de Gilles Caron sur le monde. C'est une expérience surprenante, qui redonne vie au disparu, en quelque sorte, et nous vivifie. Elle nous émeut sans effets pathétiques.

Ce film nous regarde. L'œuvre de Gilles Caron poursuit ainsi sa transmission et nous interroge sur notre position d'observateur de la misère du monde, de l'immonde que nous habitons.

Est-ce que finalement la détresse des koalas d'Australie ne nous mobilise pas davantage que les enfants squelettiques du Biafra photographiés par Caron ? Comment supportons-nous chaque jour de croiser des gens dans nos rues qui nous regardent, mais que nous évitons de voir ? Certains leur donnent au mieux quelques pièces sans même leur sourire. La misère du monde ne nous toucherait-elle que lorsqu'elle s'attaque à nos semblables ou à nos objets transitionnels ? Si vous ne craignez pas de vous poser de telles questions, courez voir le magnifique film de Mariana Otero.

Si vous souhaitez appréhender la démarche de Gilles Caron, son travail de photographe de presse et la genèse de la photo mythique du Séminaire *L'Envers de la psychanalyse*, pressez-vous ! Le film de Mariana Otero est sorti en salles en France le 29 janvier. Il mérite d'être vu et de tenir l'affiche.

1 : Otero M., *À ciel ouvert*, 2013. Cf. entre autres, « Mariana Otero, "une intervenante à caméra" au Courtil », entretien par A. De Baecque, *Lacan Quotidien*, n° 340, 11 juillet 2013.



« La coïncidence entre l'une des dernières photos qu'il ait prises de ses deux petites filles et l'un des derniers dessins que ma mère avait faits de ma sœur et moi a été comme un signe pour moi. Ce n'était évidemment pas suffisant pour faire un film, mais cela a été déclencheur. Je me suis intéressée à la disparition de Gilles Caron, j'ai rencontré sa femme et ses filles. Et puis, très rapidement, j'ai compris qu'il n'y avait rien à espérer du côté du Cambodge, le corps y était définitivement perdu. D'où l'idée de retrouver son corps, ou du moins de lui redonner une présence, à travers ses photos. »

Mariana Otero, *Le Monde*, 29 janvier 2020.

Synopsis. Gilles Caron, alors qu'il est au sommet d'une carrière de photojournaliste fulgurante, disparaît brutalement au Cambodge en 1970. Il a tout juste 30 ans. En l'espace de six ans, il a été l'un des témoins majeurs de son époque, couvrant pour les plus grands magazines la guerre des Six Jours, mai 68, le conflit nord-irlandais ou encore la guerre du Vietnam.

Lorsque la réalisatrice Mariana Otero découvre le travail de Gilles Caron, une photographie attire son attention qui fait écho avec sa propre histoire, la disparition d'un être cher qui ne laisse derrière lui que des images à déchiffrer. Elle se plonge alors dans les 100 000 clichés du photoreporter pour lui redonner une présence et raconter l'histoire de son regard si singulier.



Lacan Quotidien, « La parrhesia en acte », est une production de Navarin éditeur

1, avenue de l'Observatoire, Paris 6^e – Siège : 1, rue Huysmans, Paris 6^e – navarinediteur@gmail.com

Directrice, éditrice responsable : Eve Miller-Rose (eve.navarin@gmail.com).

Éditorialistes : Christiane Alberti, Pierre-Gilles Guéguen, Anaëlle Lebovits-Quenehen.

Maquettiste : Luc Garcia.

Relectures : Sylvie Goumet, Michèle Rivoire, Pascale Simonet, Anne Weinstein.

Électronicien : Nicolas Rose.

Secrétariat : Nathalie Marchaison.

Secrétaire générale : Carole Dewambrechies-La Sagna.

Comité exécutif : Jacques-Alain Miller, président ; Eve Miller-Rose.

pour accéder au site LacanQuotidien.fr CLIQUEZ ICI